

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 14

Artikel: Bernard Guerrin
Autor: N.G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184717>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quant aux retranchements, l'Académie a été très sobre ; elle n'a retranché que quatre cents mots environ, mais par contre elle a fait disparaître un nombre beaucoup plus considérable de locutions vieilles, de proverbes hors d'usage pour lesquels elle a été sans pitié.

Ce qu'on peut encore lui reprocher, c'est de ne pas avoir assez tenu compte de la prononciation des mots, que M. Littré indique avec tant de soin. L'Académie pense que pour bien parler il faut écouter ceux qui prononcent bien : cela est vrai, mais il est très possible de fixer par écrit la plus grande partie des incertitudes de prononciation, car chacun peut consulter un dictionnaire, tandis qu'on n'a pas toujours avec soi des gens qui prononcent selon la vraie règle.

En somme, l'œuvre de l'Académie française était rendue nécessaire par les circonstances actuelles ; mais la langue marche et dans trente ou quarante ans, plus tôt peut-être, une nouvelle édition deviendra nécessaire, et elle sera peut-être plus large, plus bienveillante pour quelques pauvres mots qui n'ont pas eu le bonheur d'être admis par celle de 1878.

La lenteur presque pédantesque que les quarante immortels ont toujours mise à l'élaboration des éditions successives du dictionnaire est devenue proverbiale, et a servi de point de mire aux épiigrammes des satyriques de toutes les époques. Bois-Robert, qui était cependant un des quarante qui ont travaillé à la première édition, disait dans une de ses épîtres :

Depuis dix ans sur l'F on travaille,
Et le destin m'aurait fort obligé
S'il m'avait dit : Tu vivras jusqu'au G.

Et l'édition de 1762 provoqua l'épigramme suivante, pleine de bon sens et de vérité :

On fait, défait, refait ce fameux Dictionnaire
Qui, toujours très bien fait, est toujours à refaire.

H. T.

BERNARD GUERRIN

Nos lecteurs liront sans doute avec intérêt la nouvelle suivante, empruntée aux *Etrennes fribourgeoises*, et qui a trait aux événements de 1798, alors que notre pays était occupé par les troupes françaises :

Un matin d'avril de l'année 1798, un homme s'arrêta près de la porte de Jaquemard, en face du couvent des Ursulines, auquel quelques semaines plus tard le bataillon français qui y était caserné devait mettre le feu, de dépit ne n'être pas logé chez les bourgeois. Il y avait là quatre à cinq blocs de pierre, les uns déjà taillés, les autres attendant le ciseau de l'ouvrier. Au tablier, à l'équerre que portait cet homme, au ciseau et au petit maillet de bois qui sortait de l'une de ses poches de derrière, on devinait que c'était un tailleur de pierre et précisément celui qui taillait les pierres qui se trouvaient en cet endroit. Il était gros, assez grand, se tenait très droit et avait dans sa tournure et dans son pas quelque chose de militaire. Sa figure était presque effrayante ; car il lui manquait un œil. Il était facile de voir que cette perte n'était pas le résultat d'un coup de poing, d'un coup de bâton

ou de tout autre arme vulgaire ou bourgeoise. Cet œil devait être resté à la pointe d'un fleuret. Au reste, le moindre doute à cet égard manifesté devant cet homme l'aurait offensé. Car c'était Bernard Guerrin, appelé Bernard tout court, ancien sergent et prévôt d'armes dans le régiment de Sonnenberg, rentré dans ses foyers après douze ans de service, pour reprendre son premier état de tailleur de pierres.

Dans ce moment, Fribourg était livré à une sorte d'anarchie. Un gouvernement militaire avait remplacé le petit et le grand conseil de la république. Les Français étaient les maîtres. On avait bien, à la vérité, essayé de leur résister. Leurs Excellences, les Seigneurs avoyers avaient donné l'ordre de bien fermer les portes et de ne pas les laisser entrer. Mais ces damnés républicains étaient entrés de force, après avoir lâché quelques boulets, dont l'un, si je ne me trompe, atteignit un couvent de religieuses, perça le mur de la cuisine et leur fit une peur du diable. Bref, parmi nos hauts et puissants seigneurs, ceux qui n'avaient pas fui à l'approche des troupes françaises n'osaient sortir de leurs maisons. Tout était en désarroi. Il résultait de cet état de choses une plus grande licence parmi les artisans et les bourgeois. Les uns s'étaient prononcés pour les Français et les caressaient ; les autres leur étaient opposés et les maudissaient, mais en secret et tout bas. Les duels étaient fréquents dans la troupe. Il n'y avait presque pas de semaine où un militaire ne succombât ; mais on n'y faisait pas attention. Quand un bourgeois, affligé de quatre hommes pour sa part du logement militaire, n'en voyait revenir que trois s'asseoir à la table commune, il faut croire qu'il s'inquiétait peu de celui qui manquait. A l'appel du lendemain, un camarade du défunt répondait pour lui : « Passé l'arme à gauche, » et tout était dit. Quelques artisans de la ville, qui avaient servi autrefois et qui n'aimaient pas les républicains, prenaient quelquefois part à ces duels. Bernard Guerrin se distinguait surtout parmi eux. Réputé dans son régiment pour une fine lame, on peut penser que sa réputation n'avait pas diminué dans Fribourg : il se battait à tout propos, le plus souvent sans animosité aucune, de sang-froid, par plaisir, et pour cela il négligeait son ouvrage, comme il le disait lui-même, et mécontentait les bourgeois.

Bernard Guerrin s'arrêta donc, près des blocs de pierre, mit son équerre à côté de lui, sortit son ciseau et son marteau. Puis il tira son brûlot et sa bourse à tabac et se mit en devoir de charger le biscaïen, comme on disait à cette époque. Pendant qu'il poussait machinalement dans le brûlot, avec le pouce et l'index de la main droite, la feuille de Virginie ou de Portorico, peu importe, il vit venir une femme qui débouchait par la ruelle des Charpentiers. Bien qu'elle fût enveloppée dans une mantille, il la reconnut. Elle passa à côté de lui comme si elle eût voulu franchir la porte de Jaquemard pour aller sur les Places. Mais soudain elle s'arrêta et dit :

— Bonjour, Bernard !
— Bonjour, fit celui-ci.

Il semblait qu'après cette salutation la femme devait continuer son chemin. Elle n'en fit rien.

— Qu'est-ce qu'il y a, voisine ? dit Guerrin d'un ton pas-sablement bourru.

— Si vous saviez... Bernard !...
— Mon Dieu, c'est difficile à deviner. Ton homme s'est grisé hier au soir, et t'a battue ce matin, hein ?
— Si ce n'était que ça !...

Guerrin ôta sa pipe de la bouche, leva la tête et la regarda d'un air mi-étonné et mi-goguenard. Il allait lâcher une plaisanterie ; mais il vit qu'elle pleurait, bien qu'elle eût tiré le capot de sa mantille sur sa figure. Il comprit que la chose était plus grave.

— Qu'est-ce donc ? dit-il d'une voix plus radoucie. La femme s'approcha de lui, le conduisit près de la muraille et lui dit à voix basse :

— Mon homme s'est trouvé hier au cabaret de l'Agneau avec deux Français. Il y avait, entre autres, ce fameux qui a cette grande moustache avec une balafre sur le front, qui est sergent et qui s'appelle là comment

— Giroux !

— Justement... Giroux. Ils ont eu querelle ensemble et se sont provoqués pour ce matin.

— Eh bien, dit Guerrin, Egger est un homme flambé. Egger était le nom du mari de la pauvre femme.

— Oh ! mon Dieu, dit celle-ci en sanglotant.

— Il n'y aurait qu'un coulé en tierce pour le tirer d'affaires ; mais ton homme n'a jamais pu l'apprendre. — Egger avait servi avec Guerrin dans le régiment de Sonnenberg.

— Et que faire ? dites-le moi, de grâce !

— Le coulé est un maître coup, je sais ça, moi !

— Mon pauvre homme sera donc tué !

— Ma foi, je te dis, s'il avait voulu apprendre le coulé, comme je lui conseillais...

— C'est que le moment s'approche, ils vont se battre.

— Le coulé est le pater d'un tireur d'armes.

— Mais que faire... mon Dieu !

— Il faut bien s'effacer, faire une demi-allonge, et pan... en se fendant jusqu'au menton... exclusivement.

— Et mon pauvre enfant qui n'a pas six ans...

— Et surtout ne pas tenir le poignet trop haut pour ne pas rester découvert.

— Oh ! que je suis malheureuse ! dit la femme en pleurant amèrement.

Pendant ce colloque, Bernard Guerrin avait allumé sa pipe. Il comprit enfin que sa théorie sur le coulé n'amenait à rien.

— Où est ton mari maintenant ?

— A la maison, tout triste. Il veut sortir, puis il vient regarder son enfant, et il reste. Mais cela ne le retiendra plus longtemps. Il veut se battre absolument ; il dit comme ça, que l'honneur l'exige.

— Il a raison.

— Oh ! ne dites pas, Bernard ! s'il vous plaît, ne le dites pas.

— Ce diable de Giroux ! Il passe pour un lapin numéro un. Ton mari est beaucoup moins fort. Je te le répète, j'en suis fâché ; mais il n'a jamais pu mordre au coulé. Pourtant, il y a un remède.

— Oh ! si vous vouliez, Bernard...

Catherine Egger prononça ces mots d'un ton persuasif et d'un air si séduisant et si coquet qu'il n'y avait plus moyen d'y tenir.

— Ah ! la sorcière de femme, va, qui sait me prendre par mon faible... allons je comprends. Il faut que Bernard Guerrin aille prendre son joujou, et fasse au sergent Giroux les honneurs pour ton mari. N'est-ce pas ?

La pauvrete n'osa pas répondre. Mais elle mourait d'envie de dire oui.

— Ah ! mais ces pierres que je devais achever aujourd'hui... hé bien le bourgeois attendra. Où est le rendez-vous ?

— Derrière le rempart.

— A quelle heure ?

— A neuf heures.

Guerrin regarda l'horloge. Il était huit heures et demie.

— Suffit. Va-t'en. Dis à ton mari qu'il est aux arrêts forcés pour la matinée, et que je monte la garde pour lui.

Merci, Bernard, merci ! Dieu vous récompense.

Et Catherine Egger s'en alla bien vite par où elle était venue. Elle se trouvait déjà en haut de la ruelle, l'orsqu'elle revint sur ses pas, et le visage plein d'une douloureuse angoisse :

Bernard, dit-elle, si vous alliez être tué ! !

Guerrin, qui avait remis ses outils dans sa poche, reprit son équerre à la main, et, tout en se disposant à partir, la regarda comme on regarde un enfant qui croit qu'il y a un croquemitaine, et qui craint d'être pris par lui.

— Folle que tu es ! Va-t'en et fais-nous un bon dîner ; car je mange la soupe chez lui, retiens-le bien.

La femme s'en alla cette fois tout-à-fait rassurée. Bernard Guerrin reprit sur-le-champ le chemin de la maison. Il entra dans sa chambre, jeta son tablier, passa sa longue anglaise bleue, décrocha de la muraille sa bonne lame de Solingen, qu'il examina un instant et repassa deux ou trois fois

sur sa main comme il aurait fait sur un cuir de rasoir. Puis, l'ayant cachée sous son vêtement, il sortit et se dirigea vers le rempart. On appelait ainsi l'emplacement où existe aujourd'hui l'ancien Pensionnat des Jésuites.

— J'avais pourtant juré, la dernière fois que je l'ai rependue au-dessus de mon lit, que je ne la retoucherais plus jamais que pour tirer un mur avec un ami... Diable ! un encore la semaine passée, sans compter tous les autres à qui j'ai donné leur feuille de route. Au fait celui-ci de plus ou de moins fait peu à l'affaire... Cré coquin ! faut-il que je me fâche, comme si j'allais faire une mauvaise action, tandis que j'en vais commettre une bonne... Un pauvre moutard qui se verrait privé de son père, ça ne doit pas être.

Ce disant, Guerrin arrivait derrière le rempart. Giroux se trouvait déjà sur le pré avec deux de ses amis.

— Camarades, dit Guerrin, Egger est malade. Il m'a chargé d'un petit mot pour vous. Cela vous va-t-il ?

— Vous n'avez point de témoins ? dit Giroux.

— Saprebleu ! Je n'y ai pas songé. Mais, voilà un ancien qui va se mettre à côté de moi.

Celui des amis de Giroux que Guerrin avait désigné, accepta. Si le sergent français eût osé, il est probable qu'il aurait refusé le combat. Les deux antagonistes croisèrent le fer. Deux minutes après, l'un tombait sur le front, percé d'un coup mortel au côté droit... « d'un coulé en tierce » dit l'autre qui était resté debout.

— Messieurs, dit le vainqueur à celui qui lui avait servi de témoin et à l'autre, si vous voulez être de l'écot, je ne m'y oppose pas, bien que je sois pressé d'ouvrage.

Sans répondre à cette provocation, les deux Français enveloppèrent le blessé qui respirait encore, et l'emportèrent. Une demi-heure après, le vainqueur Bernard Guerrin était de nouveau devant le couvent des Ursulines à tailler sa pierre, comme si rien ne se fut passé. La femme Egger accourut vers lui.

— Bernard vous avez laissé passer l'heure. Il est neuf heures et demie. Je ne puis plus retenir mon mari. Oh ! je tremble...

— Comment ?

— Le sergent Giroux...

Guerrin fit un geste... La femme comprit. Elle joignit les mains, leva au ciel un regard reconnaissant, et s'en retourna en courant. Guerrin tailla avec une ardeur infatigable et sans se reposer une minute jusqu'à ce que l'horloge de Jacquemard sonna midi. Pour lors, il prit ses outils, son équerre, retroussa son tablier et dit :

— Allons manger ce dîner, je l'ai gagné.

N. G.

Fratai, Janô et lo razâre dè Lozena.

Fratai, qu'on lâi desâi dinsê po cein que l'étâi fratai dâi grenadiers, razâvê totès lè demeindzes matins cauquîes vilho que ne vayessont pequa adrâi bê po cein fêrê et on part dè djeino coo que n'aviont quasû què dâo pâi fou et que ne saviont pas onco maniîi lo rajâo. Tondâi assebin et l'ovradzo ne lâi manquâvê pas quand y'avâi 'na danse, kâ clliâo dzouvenès dzeins tegnon à êtrê galé et po cein faillâi bin einmotâ clliâo motsons dè tsandallès que vegnon tanquîe su lè ge.

Tandî lo bon teimps, Fratai razâvê que dévant, dèzo lo couvai et tè dzeins fasont adé cottai déveron li, aguelhi, lè z'ons su on belion qu'étâi quie, lè z'autro su lo banc d'âno, su onna grougne, onna dzévalla, su lo pliot à einclliena et mémameint, à respet, su la suvire tot eimbozélâie ; et sè racontâvont quie lè novés et lè cancans.

Su la fin dè l'âoton, quand vegniont lè niolès et tanquîe âo sailli frou, Fratai raccliâvê lè pottès pê